

Interroger l'IA et Ilan : publier un livre pour catalyser la réaction

Björn-Olav DOZO –
Université de Liège

Accueillir un ouvrage scientifique consacré à l'œuvre d'Ilan Manouach dans le cadre d'une collaboration entre La Cinquième Couche et la collection ACME des Presses universitaires de Liège relève d'une évidence réjouissante. Si je distingue parfois « Ilan » de « Manouach », c'est pour marquer la distance entre la personne que je connais et l'auteur dont j'analyse l'œuvre. Mais l'un et l'autre sont indissociables, et leur trajectoire éclaire la logique de ce livre. D'une part, cette association entre éditeurs prolonge un partenariat déjà fécond, dont témoigne notamment le double volume *Bande dessinée et abstraction* (2019). D'autre part, elle s'inscrit dans une continuité institutionnelle : Ilan est aujourd'hui chercheur post-doctorant F.R.S. – FNRS à l'Université de Liège, où il poursuit ses travaux sur l'intelligence artificielle appliquée à la bande dessinée, et La Cinquième Couche a publié plusieurs projets majeurs de Manouach, notamment *Katz*, pastiche intégral de *Maus*. Ce travail demeure pour moi un choc durable. Le geste – « transformer tous les personnages en chat » – m'avait d'abord décontenancé, mais il s'est révélé un outil critique puissant, un acte de réduction capable d'ébranler les évidences du médium. Ce premier cycle de travail de Manouach, fondé sur la suppression et

la réappropriation, a trouvé un prolongement dans *Blanco*.

Le second cycle, autour de *Shapereader*, déjoue le cadre visuel de la bande dessinée. Certains y ont vu une oblitération de son essence ; pourtant, quelque chose résiste dans ces formes tactiles et configurables. Comme l'ont montré les travaux de Benoît Glaude et Ian Hague sur la bande dessinée sonore, les récits multimodaux possèdent une robustesse qui dépasse leurs modalités habituelles. *Shapereader* en est une démonstration éclatante.

Mais c'est le troisième cycle, celui que Manouach explore à l'ULiège, qui motive aussi ce volume en appelant une réflexion plus large : que fait l'intelligence artificielle à la production de bandes dessinées ? Lors de la numérisation du médium, un nouvel espace des possibles s'est ouvert – suivant en cela ce que le numérique a fait à tant d'autres pratiques culturelles.

Nourri, comme beaucoup de ma génération, par l'imaginaire post-cyberpunk des années 1990, j'ai longtemps accueilli avec enthousiasme l'idée d'entités pensantes non humaines. Je voyais dans l'IA une promesse d'assistance, un outil destiné à nous faciliter la vie. Je me berçais d'illusions, sensible au discours marketing qui en encourageait l'adoption. Puis est venue « l'heure des prédateurs ». Et dans ce champ de bataille, le travail de Manouach m'interroge : que signifie industrialiser davantage encore une pratique déjà marquée par l'optimisation du travail ?

La bande dessinée commerciale s'est toujours appuyée sur la réutilisation, la standardisation, l'accélération. Les exemples abondent : calques, gaufriers, phylactères typographiés. Bernard Joubert (2006) l'a montré dans son analyse de *Souvenirs d'avenir*,

album entièrement décalqué. Plus récemment, Delaf a revendiqué l'usage d'une base de données de milliers de dessins de Franquin pour *Le Retour de Lagaffe* (2023). Ces pratiques, loin d'être marginales, s'inscrivent dans une logique sérielle que Matthieu Letourneux (2017) a magistralement décrite : réagencer constamment le même, jouer de la familiarité, répondre à un horizon d'attente saturé.

Dans cette perspective, l'IA pourrait apparaître comme une étape supplémentaire : un outil permettant de produire plus vite des livres vite lus et vite oubliés. Les modèles actuels ne « créent » pas ; ils ressassent, reconfigurent, accélèrent. Mais à quel coût ? Réformer le droit d'auteur pour accepter que ces modèles algorithmiques soient entraînés sur des corpus volés, fermer les yeux sur le changement climatique auquel les centres de données participent, croire au solutionnisme technologique pour accepter le culte religieux que ses promesses (incessantes et jamais actualisées) génèrent, oublier la misère du monde pour accepter les investissements colossaux au détriment de domaines plus immédiatement utiles, soutenir une bulle financière grossissant chaque jour, se désintéresser de la démocratie pour accepter que les maîtres de l'IA soient fascinés (et fascisés) par leur propre pouvoir et désirent se passer du reste du monde, en particulier des minorités. C'est sans doute trop. La question posée par Emily M. Bender et Alex Hanna (2025) – « quel problème entendons-nous résoudre avec l'IA ? » – résonne particulièrement ici.

Dans le domaine de la bande dessinée, la réponse semble se réduire à une seule promesse : produire plus vite. Est-ce réellement une demande du lectorat, déjà noyé sous l'offre ? Des éditeurs,

qui survivent malgré la surproduction, grâce à quelques best-sellers ? Ou plutôt des vendeurs d'outils, désireux de faire adopter leur coûteuse camelote ?

Et pourtant, malgré cette posture que je voudrais lucide, les expérimentations de Manouach continuent de me fasciner. *The Neural Yorker* (2020) et *Fastwalkers* (2021) capturent un moment déjà lointain, celui où l'IA produisait encore de l'étrange, de l'hésitant, de l'incompréhensible. Ce moment d'errance, avant que le réalisme ne devienne le dogme, ouvrait un espace d'exploration authentique. L'IA y était un outil expérimental, non un instrument d'extraction de valeur. Cette dimension, fragile et difficilement généralisable, mérite d'être préservée.

Reste une question essentielle : quelle est la charge axiologique d'un outil ? Les expérimentations de Manouach suggèrent que la question mérite débat. Elles montrent notamment que l'usage d'un outil dépend des valeurs de celui qui s'en empare. Les recherches d'Ilan sur l'IA en bande dessinée résonnent avec d'autres domaines universitaires secoués par les LLM et l'IA agentique, notamment l'enseignement. Sa posture – expérimenter, mettre à l'épreuve ses convictions, interroger les outils – constitue un modèle encourageant pour l'enseignant que je suis. Il était donc naturel d'allier les forces de La Cinquième Couche et des Presses universitaires de Liège pour assurer à ce travail une diffusion large, vers des publics différents mais concernés. Bien que spécialisée et technique, cette œuvre est, à mes yeux, une œuvre de salubrité publique, par l'inévitable réflexion qu'elle catalyse.

Le cas Manouach (Presses Universitaires de Liège / La 5e Couche / Echo Chamber).
Sous la direction de Pedro Moura.
ISBN: 9782390081272